

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 28 (1960)
Heft: 7

Artikel: Fleurettes du mal, Fleurettes du bien
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-570198>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

attabler un moment avant de rentrer. Nous parlerons de poésie en nous tenant par la main, mais notre esprit ne suivra pas nos paroles tout occupé de ce merveilleux qu'est notre amour, imaginant déjà la beauté de notre chant quand, de retour chez nous, nous serons nus l'un contre l'autre... Viens !»

Michel le prit par la main et ils partirent au bord du fleuve, lentement. La lune s'était levée et mettait des scintillements de lumière sur l'eau calme, des blancheurs de neige sous l'arche des ponts. La ville était déserte, il n'y avait plus que deux amants qui marchaient d'un même pas dans la nuit bleue...

*

Il jeta le mégot de sa cigarette par dessus le balcon. Une petite flamme tournoya longtemps dans la masse sombre des accacias fleuris. Puis il referma la fenêtre et retrouva sa solitude.

Mars 1960.

R. Gérard.

Fleurettes du mal, Fleurettes du bien

A Hambourg, pendant mes dernières vacances. Je longeais un soir les quais maritimes, déshabillant les hommes à mon habitude, d'un œil tantôt indifférent tantôt concupiscent. Soudain je vis marcher devant moi un aspirant officier de la marine marchande et un jeune matelot, deux grands Nordiques blonds, des frères peut-être (??), qui babillaient et riaient à cœur joie en vrais gosses qu'ils étaient. Leurs propos les intéressaient tellement, qu'ils ne regardaient pas même les femmes, pourtant jolies aux lumières. Elles, par contre, les mangeaient des yeux, car mes lascars étaient beaux et fringants dans leur uniforme bien ajusté. Ils allaient rapides et heureux, rasés de frais et propres comme des sous neufs. Ils enfilèrent les rues, puis les ruelles, puis une venelle à l'abri des regards critiques, où semblait les attendre un petit hôtel (Hôtel-des-Deux-Pigeons, portait la façade). Devant l'étroite porte, le futur officier s'effaça galamment, laissant passer son petit matelot, large seulement des épaules. Ce fut rapide, mais combien beau à voir !

*

Je me promenais le long de la vieille Thielle, la rivière la plus romantique que je connaisse, discrète et mystérieuse comme une chambre nuptiale (raison pour laquelle les campeurs y abondent durant les week-ends). L'herbe drue, les roseaux couchés étouffaient mes pas; la nuit tombait calme et lente dans un concert de grenouilles amoureuses. Au milieu d'un fouillis de chênes nains je vis une tente dressée, étroite et modeste, juste assez grande pour un habitant. Cependant des petits rires et, me semblait-il (mais je devais faire erreur ?), des petits bécots fusaient à travers le toit d'étoffe. Deux cycles d'hommes étaient couchés tout à côté. Le démon de la curiosité me saisit et, après avoir toussoté pour signaler ma présence, je vis deux jeunes têtes masculines paraître dans l'étroite fente de l'entrée, l'une de ces têtes au rez-de-chaussée et l'autre au premier si je peux dire, toutes deux surprises mais pas inquiètes, sûrement que de solides biceps se cachaient dans l'ombre. — « Pardon ! Excuse ! » dis-je

d'un air innocent, et je passai mon chemin, la bouche bavant d'envie. J'étais content d'avoir vu — vu quoi ? rien ! mais ne sommes-nous pas tous un peu voyeurs ? Surtout j'étais au regret d'avoir troublé une manifestation d'amitié tendre, peut-être une idylle ?

*

En vue de la sauterie organisée pour la fête de Jacob (celui de la Bible qui luttait avec les anges), le président du judo-club avait donné l'ordre que nos jeunes apprennent à danser, sinon perfectionnent, par des exercices supplémentaires, leur talent de danseurs de jazz. Il s'agissait pour eux d'être à la hauteur, que dis-je, d'éblouir ces demoiselles de l'Ecole Ménagère, aussi bonnes valseuses qu'expertes cuisinières, qui avaient promis de venir nombreuses, danser avec nos braves petits Suisses aux bras noueux. Le cours de chorégraphie avait lieu le soir, après la séance de boxe, réduite d'une heure pour la circonstance. Moi et mon accordéon étions à nous seuls tout l'orchestre, plus bruyant que brillant. Nos jeunes dansaient entre eux, fort bien, ma foi; cette nouveauté les amusait. D'abord ils frétillaient de la croupe, sautillaient et se trémoussaient en riant. Puis la musique et l'émulation aidant, ils faisaient les vrais pas et glissaient aux bras l'un de l'autre, élégamment enlacés, légers comme leurs soucis, sensibles au rythme, grisés et troublés, faibles et forts, emportés par une tendre camaraderie née sans doute du contact étroit des corps. A 10 heures, ils nous quittaient, s'en allaient dans la nuit... généralement par deux...

*

Le grand bateau blanc INTERLAKEN, majestueux et lent, abordait un dimanche à Oberhofen. J'étais perché sur le pont supérieur, regardant vers l'embarcadère où un public nombreux s'apprêtait à monter à bord, un public si dense, qu'on ne voyait que des têtes hilares. Mon œil finit par distinguer à sa grandeur un grand garçon qui, des coudes et des épaules, se faufilait dans cette masse mouvante, réussissant même à la fendre rapidement. Je le vis se glisser, se coller juste derrière un charmant petit trompettiste, qui tenait comiquement son instrument au-dessus de sa tête pour le protéger. Je doute que les deux jeunes gens se connaissent, bien que l'un d'eux parût avoir cherché, choisi l'autre. Je fixais attentivement le plus grand; il ne parlait pas, du moins pas des lèvres. Mais miracle de l'espéranto, le musicien réagit immédiatement à cette présence toute proche; il tourna la tête, sourit gentiment d'un air complice, puis sembla soudain moins pressé de sortir de la cohue. Tiens ! tiens ! Mes jeunes amis (on a parfois de ces coups de foudre pour des inconnus) furent des derniers à mettre pied à bord, où ils engagèrent, loin du monde, près du cœur, une conversation animée qui les faisait bien rire tous deux. Ils paraissaient être aux anges. C'est beau l'amitié spontanée, si beau à voir même, que j'en oubliais le paysage, lui aussi très beau !

*

Un grand bourg du Plateau. Le jeune professeur de l'Ecole Secondaire, en même temps directeur de la troupe théâtrale, avait mis à l'affiche, à l'occasion des promotions, « A QUOI REVENT LES JEUNES FILLES »,

le chef-d'œuvre de Musset. Silvio, le beau, l'élégant Silvio, c'était bien entendu lui, le prof. Pour le rôle de Ninon, un travesti s'était imposé, aucune jeunette du patelin n'ayant osé l'accepter, à cause des nombreux baisers qu'il comporte. « Pensez donc ma chère ! sur la bouche ! et en public ! » Le problème avait été de trouver un jeune homme aussi beau que sa sœur. A l'unanimité, le choix se porta sur Jean-Jean, le petit facteur, blond comme une fille et rougissant aussi comme une fille. Le soir de la première, tout commença le mieux du monde. Mais à la scène de la Terrasse, Acte II, quand Silvio, aux pieds de Ninon, clame éperdument, entre mille paroles amoureuses : « Je vous aime, Ninon, je vous aime ! », voilà que notre jeune premier perd tout-à-coup le fil et lance, sans avoir l'air de se tromper :

« Je vous aime, Jean-Jean, je vous aime à genoux... Vos yeux sont de cristal, vos lèvres sont vermeilles... Votre taille flexible est comme un palmier vert... Le son de votre voix est comme un bon génie... Toute votre nature est comme une harmonie... Laissez-moi seulement baiser votre chaussure... Laissez-moi rester là près de vous en silence... Je vous aime, Jean-Jean, je vous aime à mourir... etc. »

Ce fut un beau tohu-bohu dans la salle de spectacle. Le petit postier lui-même défaillait, sans qu'on put savoir si c'était de honte ou de joie ? Il s'en fallut d'un cheveu qu'on appelât les pompiers. Mais le prof ayant juré sur son honneur de galant homme qu'il y avait là un simple qui-proque, on voulut bien le croire et passer l'éponge, d'autant que personne ne savait au juste ce que pouvait bien être un quiproquo. Est-il besoin d'ajouter qu'il n'y eu pas de seconde représentation.

*

Si ces FLEURETTES vous ont plu, ami rédacteur, ami lecteur, dites-le moi, et je vous en offrirai d'autres.

Bichon

Chronique des livres

Une regrettable actualité m'incite à vous parler d'abord du récent livre de Stephan Hecquet : « Les Collégiens » ⁽¹⁾. Les journaux nous apprennent la mort de cet estimable avocat-écrivain à l'âge de quarante et un ans. Il est à craindre malheureusement, que son dernier roman ne semble pas un testament capable de le faire passer à la postérité. Et c'est dommage car, si Stéphen Hecquet n'avait encore pu manifester un talent d'envergure ni une personnalité de grand écrivain, ses livres étaient du moins agréables à lire, distrayants, et son honnêteté indiscutable. Il avait obtenu un certain succès avec : « Anne ou le garçon de verre », édité chez Plon et était un des rares romanciers dont les amis du Cercle pouvaient acquérir le dernier roman paru sans crainte d'une lourde déception.

Hélas ! je le répète, « Les Collégiens » ne restera pas comme un classique de la littérature pas plus qu'un document pour l'évolution de la littérature homophile.